

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 6 novembre 1908. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lae. Fahrenheit Centigrade

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE. Le Vampire d'Etampes - Causés célèbres. Une Légende Bulgare. Trois Vieilles Filles. Le Mariage de Cambronne. La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite. Mandant, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Alerte Passée.

La question marocaine qui sera prochainement réglée, tout au moins en partie par la reconnaissance de la souveraineté du nouveau sultan par les puissances étrangères et la pacification totale des régions troublées de nord au Maroc, n'aura pas été sans causer plusieurs alertes, dont toutes ont causé une émotion bien légitime, et certaines d'assez graves inquiétudes. Il en a été particulièrement ainsi pour l'alerte qui vint de passer, après avoir fait craindre des complications entre l'Allemagne et la France.

qui les tient, mais aurait eu aussi le concours actif de quelque-une à son gouvernement, au lieu de ne pas se départir de sa modération et de son esprit pacifique, avait poussé la discussion à l'extrême et l'avait envenimée par une attitude provocante.

La récente alerte n'a été causée que par l'importance qu'a donnée le gouvernement allemand à l'incident qui en a été la cause initiale, une importance qu'il ne méritait pas. On connaît les faits. Quelques Allemands engagés dans la légion étrangère ayant déserté à Casablanca et s'étant réfugiés au consulat d'Allemagne ont été repris par un détachement français au moment où, accompagnés d'un employé dudit consulat, ils se rendaient à bord d'un navire allemand dans le port. Et il parait que dans la bagarre l'employé consulaire a été quelque peu malmené.

Pour régler cet incident il n'y a qu'à établir si les officiers français avaient le droit de faire reprendre des déserteurs dans les circonstances particulières où ils se trouvent au Maroc. Leur droit n'est pas douteux, mais pour montrer sa bonne volonté, le gouvernement français, sur les représentations des autorités de Berlin a consenti à soumettre l'arrestation des déserteurs et la part prise par les autorités consulaires allemandes de Casablanca à la désertion, au tribunal international d'arbitrage.

L'incident aurait dû être clos à ce moment, mais les Allemands ont demandé qu'une réprimande fût infligée aux officiers français. Le gouvernement français a refusé de blâmer des officiers qui n'avaient fait que leur devoir et a persisté dans cette attitude, et les derniers avis reçus d'Europe établissent que les autorités allemandes ont consenti à l'arbitrage dans les conditions proposées par le cabinet de Paris.

D'autre part, il est fâcheux que l'employé consulaire allemand ait été malmené dans l'arrestation des déserteurs, mais en ce qui le concerne les autorités françaises expriment très volontiers leurs regrets.

L'incident étant pratiquement clos on peut se remettre en Europe de l'alerte causée par les Allemands.

L'Académie Française.

L'Académie française a reçu la candidature, évidemment fantaisiste, d'un original qui signe ses lettres d'un pseudonyme emprunté à la géographie romanesque des contes de Voltaire. Elle a décidé de ne tenir aucun compte de cette candidature et n'a fait connaître que les suivantes :

Pour le fauteuil de M. Gebhardt: MM. le général Bossard, G. Schlimmberger et Raymond Poincaré;

AMOURS DE DICKENS.

La Société des bibliophiles de Boston vient d'imprimer, à un petit nombre d'exemplaires, une correspondance inédite de Dickens. Ce sont les lettres authentiques échangées entre l'auteur de "David Copperfield" et le modèle de Dora, la "femme enfant", première épouse de David. Elles prouvent que Dickens a mis beaucoup de sa vie sentimentale non seulement dans ce premier roman, mais encore dans "Little Dorrit", où l'on reconnaît en Flora Fitching, une Dora plus âgée. L'auteur avait rencontré Maria Beadnell en 1832 et s'en était follement épris. Elle était fille d'un banquier de Londres. Le père et la fille furent d'accord pour repousser un simple romancier. Deux ans plus tard, Dickens épousait Catharina Hogarth et miss Beadnell devint Mrs Henry L. Winter. Trente ans avaient passé, quand Mme Winter éprouva le désir de se rappeler à un homme parvenu au comble de la gloire. Bien que marié, et père de neuf enfants, Dickens n'avait pas oublié ses premières ardeurs; il répondit par une lettre enflammée, avouant à son amie qu'elle était l'héroïne de son "David Copperfield" et la conjurant de voir dans cet ouvrage le fidèle miroir d'une éternelle passion. Dans sa seconde lettre, il pria sa "chère Maria" de venir à son domicile tel jour et à telle heure et de demander Mme Dickens qui certainement ne serait pas là. La chère Maria vint à l'heure dite; elle était toujours fort coquette; mais sous les rides et l'emboussure, Dickens eut beaucoup de peine à retrouver la femme-enfant. Les lettres ultérieures portent la marque de cette désillusion. M. Winter est, par la suite, des revers de fortune. Mme Winter confia sa peine à l'écrivain et lui demanda de l'argent. Elle lui en demanda encore, à propos de la mort de son père. Dans les deux circonstances, l'auteur répondit par l'expression de ses regrets.

LES Prisons de France.

Une à une, en ce moment, tombent les pierres de ce qui fut, au dix-huitième siècle, l'aile sud de l'Hôtel-Dieu parisien. Ces pierres ont leurs secrets, que l'histoire ne connaît pas toujours. Celles-là surtout qui confinaient aux ruines du Petit-Château. Avant peu de jours, les démolisseurs auront eu raison de leurs résistances dernières, et Saint-Julien-le-Pauvre entrapercevra Notre-Dame détendue à son regard depuis plus de sept cents ans, pourra lui adresser enfin son salut très humble.

Saint-Julien-le-Pauvre était sans doute quelque peu prisonnier, mais la gélie de ses voisins enfermés au Petit-Château était, assure-t-on, plus étroite. On s'en évadait moins aisément que de mainte prison du royaume; les bonnes villes, notamment, s'attachaient moins à leurs prisonniers que l'Etat. La prison de Toulouse laisse échapper le même captif trois fois de suite.

Les prisons situées au bord de la Seine n'étaient pas tellement isolées du dehors que les infiltrations du fleuve ne leur rendissent visite. Les rats consentaient aussi à partager la retraite des infortunés détenus.

Le Petit-Château avait spécialement la charge de rendre un peu de mémoire aux gens trop oublieux de leurs dettes. L'ordonnance d'août 1670 laissait paraître cependant quelque délicatesse pour ces insouciantes cervelles: les créanciers avaient charge de pourvoir à la table de leurs débiteurs écroués. Ce qu'ils devaient payer pour les nourrir était fixé: une pistole par mois, au dix-septième siècle, et, depuis 1785, une quarantaine de francs de monnaie française.

La femme du président Lamignon n'en avait pas moins fondé, en 1697, une Société pour le soulagement de ces sortes de malheureux; et cette Société dura jusqu'en 1790. On faisait, pour eux, des assemblées de charité et des quêtes. Une de ces quêtes produisit, en avril 1789, plus de 30,000 francs.

Les drapiers parisiens auraient craint de célébrer la tête de leur saint patron, sans envoyer une belle quantité de viande aux pauvres captifs du Château. Les orfèvres offraient, le jour de Pâques, un dîner aux prisonniers. Tout le long de l'année, les volailles confisquées dans les rôtisseries étaient apportées dorées et ruiselantes de graisse aux détenus des deux Châteaux.

Le plus ancien des prisonniers, soucieux de relever, sur ceux des jeunes recrues, la dignité de son état, se prévalait du titre de prévôt ou de doyen; il exigeait d'elles de l'argent et du vin. Quant aux grilliers et aux guichetiers, ils jugeaient indispensable de prélever, sur chaque nouveau pensionnaire, ce qu'on nommait, avec à-propos, un droit "de bienvenue".

Les gens d'humeur bohème pouvaient goûter, à défaut d'auberges sortables, la complaisante hospitalité des prisons. Les juges de Montpellier marquèrent, pour la personne du bon d'Assoucy, beaucoup de complaisance et d'intérêt: après l'avoir emprisonné quatre jours, parce qu'ils le présumaient coupable, ils le gardèrent huit jours de plus, parce qu'ils le reconnurent innocent.

THEATRES. TULANE.

La mise en scène de "The Merry Widow", la très populaire opérlette qui donne cette semaine le Tulane et qu'il donnera la semaine prochaine, est exceptionnellement brillante; elle ajoute au charme de la délicieuse musique de Lehár et fait grandement honneur à ceux qui l'ont réglée. Aujourd'hui, matinée à prix populaires.

ORPHEUM.

Tojours de très bonnes salles pour applaudir les artistes qui exécutent le programme de vaudeville de l'Orpheum. Chaque numéro est intéressant et est incontestablement de première classe dans son genre.

CRESCENT.

Le Crescent donne aujourd'hui les deux dernières représentations de l'amusante bouffonnerie musicale qui a pour titre "The Wizard of Oz". D'autre reprise de "In Old Kentucky", l'un des plus populaires des drames du répertoire américain, que joue une troupe d'artistes de talent.

Les courses d'Automobiles.

Si le temps se maintient au beau, ce qui paraît à peu près certain, les amateurs d'automobiles assisteront cet après-midi sur la piste des Fair Grounds à des courses exceptionnelles. Les meilleures machines sortant des meilleures fabriques et construites spécialement pour fournir de la vitesse, sont sur le terrain, et elles seront dirigées par les plus fameux chauffeurs des deux mondes.

Roosevelt chasseur.

M. Roosevelt, nous l'avons annoncé, doit faire, à l'expiration de son mandat présidentiel, une expédition cynégétique en Afrique. On vient de publier son itinéraire, qui se fera tout entier sur le territoire britannique. Le Président partira de Mombasa, accompagné de son fils, comme photographe, et de deux naturalistes du musée national de New York.

Il remontera par la voie ferrée jusqu'au lac Victoria Nyanza, traversera le plateau de l'Ouganda, réputé pour l'abondance de son gros gibier, et reviendra par le Nil Blanc et Khartoum jusqu'au Caire, où il retrouvera probablement Mme Roosevelt, son gendre et sa fille, M. et Mme Longworth.

Nul doute que le Président, dont on connaît la bravoure et l'impétuosité, ne rapporte une superbe collection de fauves.

Le récit de ces aventures de chasse paraîtra à New York, dans un magazine.

Les résultats électoraux du Nebraska.

Lincoln, Neb, 6 novembre. Les résultats complets des élections de mardi dans le Nebraska indiquent que cet état a donné une majorité de 4,500 voix à M. Bryan. M. Ashton A. Hallenberger, démocrate, a été élu gouverneur par une majorité de 7,500 voix.

LE DOCTEUR DR-DONNE CUTICURA

Pour Malaria Cas d'Érythème sur l'Enfant - Souffrit Trois Mois - Maladie Devient Effrayante - Docteurs et Démangeaisons

GUERIT QUAND AUTRES PRESCRIPTIONS ECHOIENT

"Quand j'étais petite j'eus un érythème qui dura environ trois mois. Il me couvrait la figure et presque toute la tête. Il atteignait un point où il avait l'air d'être d'une nature grave, qui me donnait de la fièvre et me faisait horriblement souffrir. Je me fis traiter pendant quelque temps par un médecin habile qui me conseilla de faire usage des Remèdes Cuticura. Je les fis et je fus radicalement guérie. Je n'ai jamais souffert depuis. Je ne sais pas exactement combien j'ai employé de Boîtes Cuticura et d'Onguent Cuticura pour effectuer ma guérison. Je puis seulement dire que le Cuticura m'a été d'un bon service. Mlle Ansel Wright, North Branch, Mich., 20 Oct. 1907."

Démangeaison Guérie

Avec Remèdes Cuticura en Trois Jours Après Six Mois de Souffrance

"J'ai souffert pendant six mois. Le mal se déclarait sur mes bras par de petites pustules rouges qui gagnaient promptement tout mon corps, mes jambes, ma figure et mes mains. J'en souffrais tant que je n'avais de repos ni jour ni nuit et qu'en six mois je ne passai pas une heure sans être en proie à de terribles douleurs. Je me fis soigner par le Dr. Williams et je fus guérie en trois jours. Je n'ai jamais eu apparence de maladie de peau depuis. Les Remèdes Cuticura sont les seuls remèdes à employer pour les maladies de la peau. Ils sont bons et sûrs et ne font que de bons effets. J. W. Bloom, Télégraphiste de Chemin de Fer, Holywell, North Wales, 20 Dec. 1906."

Rapport du contre-amiral Pillsbury.

Washington, 5 novembre. Le rapport annuel du contre-amiral Pillsbury, chef du bureau de navigation, attire tout spécialement l'attention sur le manque de bases navales tant sur les côtes de l'Atlantique que sur les côtes du Pacifique.

Le rapporteur estime que cette question est des plus importantes et déclare que des crédits devraient être ouverts au département de la marine pour l'établissement de bases navales sur les côtes des Etats-Unis aussi bien qu'aux Philippines, à Pearl Harbor et à Guantanamo.

A Manille.

Manille, 6 novembre. L'épidémie de choléra qui depuis deux mois avait éclaté dans cette ville, paraît être complètement terminée.

La grève des ouvriers filateurs de Lancashire est terminée.

Manchester, 6 novembre. Le différend qui depuis deux mois divisait les ouvriers filateurs de Lancashire et leurs patrons a été finalement réglé aujourd'hui, mettant ainsi fin à la grève. Les patrons ont consenti à accorder quelques-unes des demandes des ouvriers. Les filatures reprendront le travail, lundi, 9 novembre.

L'Empereur d'Allemagne n'a pas invité Wilbur Wright.

Paris, 6 novembre. Le rapport publié dans un journal parisien suivant lequel M. Wilbur Wright, l'aviateur américain aurait reçu une lettre de l'empereur Guillaume le félicitant des résultats obtenus avec son aéroplane et l'invitant à se rendre en Allemagne pour y continuer ses expériences, est absolument faux.

Violation d'une loi fédérale.

Le lieutenant-colonel L. H. Beach, qui dirige le bureau fédéral du génie à la Nouvelle-Orléans, a reçu du département de la guerre de Washington une communication établissant que le fait de jeter de la paille de riz dans un cours d'eau constitue une violation flagrante d'une loi fédérale.

C'est à la suite de plaintes contre des planteurs riverains qui jetaient de la paille de riz dans le Mississippi que les autorités du département de guerre sont intervenues, et il est très probable que l'attorney des Etats-Unis à la Nouvelle-Orléans exercera des poursuites. La pénalité prévue est une amende de \$100 à \$500 ou un emprisonnement ne pouvant dépasser six mois, ou les deux. Le délinquant a droit à la moitié de l'amende.

Mort du professeur Emerson.

New York, 6 novembre. Une dépêche de Tokio, Japon, parvenue ce matin à New York, annonce la mort du professeur Edwin Emerson, auteur, avocat et diplomate de renom. Le défunt était né en 1822.

Achat d'argent.

Washington, 6 novembre. Le département du Trésor a acheté aujourd'hui 75,000 onces d'argent qui seront expédiées à la Monnaie de la Nouvelle-Orléans et 50,000 onces qui seront délivrées à la Monnaie de Denver.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle".

Nous publions régulièrement le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

No 97 Commencé le 17 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

SHULEH!

XXV

AMOUR! AMOUR!

—Suite—

La Bretonne, de son côté, se montrait pour lui plus souriante,

plus empressée. Elle le recevait comme elle aurait reçu un maître ou du moins un familier et se prévalant sur le point de le devenir. Jean Guévec conserva quelques instants la petite photographie entre ses mains et enfin il se décida à la rendre à la marquise, en soupirant :

— Cette ressemblance est étrange... C'est elle... on ne peut pas ne pas la reconnaître. Et cependant elle est plus belle encore!

— Vrai!

— Si vous l'avez vue!... — Il y a des ressemblances trompeuses... Cette photographie est accusée... Elle date de longtemps!... Quel âge a cette jeune fille?

— Espérance! — Oui. — Une vingtaine d'années. Le cri de Jean Guévec avait été un trait de lumière pour Marguerite Restaud. Elle venait de se tracer un plan. Cette jeune fille, elle voulait la retrouver, pénétrer le mystère de sa naissance. Etait-elle si difficile? Elle se croyait déjà certaine de la revoir. La fugitive ne disait-elle pas dans sa lettre à Jean Guévec qu'avant six mois elle écrirait à la marquise d'Orville pour lui apprendre où elle était et ce qu'elle avait décidé?

— Ne savait-elle pas qu'elle était partie pour venir à Paris chercher un emploi? N'était-ce pas de ce château de Sablaines dont le baron de Breux avait hérité et qu'il venait de vendre à un étranger, le marquis de Villes?

Les journaux, auxquels rien n'échappe, n'avaient-ils pas annoncé cette vente et donné le nom de l'acquéreur du domaine? Ne savait-elle pas encore que cette jeune fille avait demeuré, ce qu'elle avait fait à Paris, puis que Jean Guévec venait de le lui apprendre?

Elle le questionna longuement, lui demanda mille détails sur le caractère, l'éducation de ses aïeux.

— Admirable, merraine, aimée et estimée de tous ceux qui l'approchaient.

— Elle se distinguait par son caractère, l'éducation de ses aïeux. — Admirable, merraine, aimée et estimée de tous ceux qui l'approchaient.

— C'est bon... Je me charge de tout. — Vous me permettez?... — C'est son consentement et elle qu'il faut obtenir.

— Je l'aurai!... et en attendant?... — Travaille... Chasse... Va en Solagne... Fais ce que tu voudras... Tu es libre! — Six mois, merraine! — Il passera comme une ombre... Espère et laisse-moi!

Elle avait besoin de rester seule un moment, de mettre ses réflexions en ordre.

— Ce qu'elle venait d'apprendre lui semblait si extraordinaire qu'une foule de pensées tumultueuses s'agitaient dans sa tête. Jean Guévec demeurait incertain, irrésolu auprès d'elle.

Elle se sentait prise d'une angoisse folle de le presser dans ses bras, de le consoler du départ de son aimé en lui disant :

— Je te la ramènerai... Elle sera ma fille parce que toi, tu es mon fils, mon enfant!

— Mais Jean!

— Ce cri était prêt à sortir de ses lèvres.

Et de même que l'amoureux trop timide, elle n'osait pas. Elle se dit :

son impuissance à lutter contre une de ces fatalités qu'on ne peut pas terrasser.

Vingt ans de séparation, vingt ans d'expérience, vingt années de réflexions et de chagrins avaient amoéli cette âme fière et embrasée, exquise au fond, cette nature forte et tenace, mais indulgente et bonne, dans laquelle le sang des Restaud s'élevait adouci par son mélange avec celui d'une mère qui avait été une aimante et généreuse créature.

Elle ramassa la petite photographie d'Hélène Ambert, regarda Jean Guévec, lui ouvrit ses bras lui donna un baiser sur le front et lui répondit :

— Va-t'en... Tu reviendras dîner ce soir avec Me Delacour. — Oui, merraine.

Elle le suivit des yeux, cachée derrière la dentelle de ses rideaux.

Elle le vit se rencontrer sur la terrasse avec son mari, dont elle avait une fois de plus le coup d'oeil navré jeté à ses fenêtres.

Jean Guévec et le marquis s'éloignaient l'un près de l'autre dans l'année qui conduisait à la grille.

Il semblaient les meilleurs amis du monde.

— Et pourquoi ne l'essent-ils pas été?

— Enfin ils disparaissent dans la direction de la Seine.

Alors seule la marquise survit à la hâte quelques lignes d'une main s'élevée.

— Mon cher baron, "Si vous pouvez m'accorder quelques instants demain, chez moi, vers cinq heures vous me ferez plaisir."

"J'ai certains renseignements à vous demander."

"Mille compliments."

— "Marquise d'Orville."

Elle mit l'adresse :

"M. le baron de Breux, avenue Hoche, 116."

La Bretonne rentra.

Elle lui donna le billet en disant :

— Porte-le toi-même à la poste. Le soir, son ancien tuteur, en arrivant rue Vaneau, la trouva métamorphosée.

Elle était réaliste. Elle se dit :

— Elle lui donna le billet en disant :

— "Mille compliments."

Elle mit l'adresse :

"M. le baron de Breux, avenue Hoche, 116."

La Bretonne rentra.

Elle lui donna le billet en disant :

— Porte-le toi-même à la poste. Le soir, son ancien tuteur, en arrivant rue Vaneau, la trouva métamorphosée.